

Théophile de VIAU

**Les Amours
tragiques
de
Pyrame et Thisbé**

La Gabkalothèque

Théophile de VIAU

**Les
AMOURS TRAGIQUES
de
PYRAME et THISBÉ**

1623



————— La Gabkalotheque —————

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Thisbé, Bersiane

THISBÉ

Du bruit et des fâcheux aujourd'hui séparée,
Ma seule fantaisie avec moi retirée,
Je puis ouvrir mon âme à la clarté des cieux,
Avec la liberté de la voix et des yeux.
Il m'est ici permis de te nommer, Pyrame,
Il m'est ici permis de t'appeler mon âme ;
Mon âme, qu'ai-je dit ? c'est fort mal discourir,
Car l'âme nous fait vivre et tu me fais mourir.
Il est vrai que la mort que ton amour me livre
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre.
Nos esprits, sans l'amour, assoupis et pesants,
Comme dans un sommeil passent nos jeunes ans.
Auparavant qu'aimer on ne sait point l'usage
Du mouvement des sens ni des traits du visage.
Sans cette passion, les plus lourds animaux
Connaîtraient mieux que nous et les biens et les maux.
Notre destin serait comme celui des arbres,
Et les beautés en nous seraient comme des marbres
En qui l'ouvrier, gravant l'image des humains,
Ne saurait faire agir ni les pieds ni les mains.
Un bel œil dont l'éclat ne luit qu'à l'aventure,
C'est comme le soleil que cachait la nature
Auparavant qu'il fût entré dans ses maisons
Et qu'il pût discerner la beauté des saisons.

Moi, je crois seulement depuis l'heure première
Que l'amour me toucha, d'avoir vu la lumière,
Et que mon cœur ne vint à respirer le jour
Que dès l'heure qu'il vint à soupirer d'amour ;
Et combien que le ciel fasse couler ma vie
Dans cette passion avec un peu d'envie,
Que mille empêchements combattent mes désirs
Et qu'un triste succès menace nos plaisirs
Que les discords mutins d'une haine ancienne
Divisent la maison de Pyrame et la mienne,
Qu'hommes, ciel, temps et lieux nuisent à mon dessein,
Je ne saurais pourtant me l'arracher du sein,
Et quand je le pourrais je serais bien marrie
Que d'un si cher tourment mon âme fût guérie.
Une telle santé me donnerait la mort :
Le penser seulement me fâche et me fait tort.

BERSIANE

Comment vous être ainsi de nous tant éloignée !
Osez-vous bien aller sans être accompagnée ?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et surtout votre mère en est en grand courroux.

THISBÉ

Pourquoi cela ? Ma vie est-elle si suspecte ?

BERSIANE

Non ! mais toujours les vieux veulent qu'on les respecte ;

Vous deviez pour le moins un de nous avertir,
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISBÉ

Sais-tu pas bien que j'aime à rêver, à me taire,
Et que mon naturel est un peu solitaire ?
Que je cherche souvent à m'ôter hors du bruit ?
Alors, pour dire vrai, je hais bien qui me suit ;
Quelquefois mon chagrin trouverait importune
La conversation de la bonne Fortune ;
La visite d'un Dieu me désobligerait,
Un rayon du soleil parfois me fâcherait.

BERSIANE

La chute d'une feuille, un zéphyr, un atome ?

THISBÉ

Je te laisse à juger que ferait un fantôme,
Et de quelle façon je me verrais punir,
Qu'un esprit des enfers me vînt entretenir.

BERSIANE

À ce compte je suis déjà parmi ce nombre.

THISBÉ

Jamais rien de vivant ne sembla mieux une ombre.

BERSIANE

D'où viennent ces dédains ?

THISBÉ

Vieux spectre d'ossements,
Vraiment, je cherche bien tes divertissements !

BERSIANE

Je connais bien que c'est de moi qu'elle murmure ;
Je suis donc cet objet d'inférieure figure ?

THISBÉ

Je ne dis pas cela, mais tu peux bien penser...

BERSIANE

Que de mon entretien on se pouvait passer ?

THISBÉ

Justement.

BERSIANE

Je connais, ou je suis peu sensée...

THISBÉ

Qu'autre chose que toi me tient dans la pensée.

BERSIANE

Ce n'est pas sans sujet, Thisbé, que nos soupçons
Vous ont fait tous les jours ouïr tant de leçons :
Votre mère a raison d'avoir l'œil et l'oreille
Dessus vos actions.

THISBÉ

N'importe qu'elle y veille,
Je n'ai rien fait jamais à craindre des témoins ;
Mon innocente humeur se moque de vos soins ;
J'en suis émue autant que du bruit d'une feuille :
Car je vis sans reproche.

BERSIANE

Hé ! le bon Dieu le veuille !

THISBÉ

Adieu, cherche quelqu'un à qui te faire ouïr.

BERSIANE

On a beau tel secret dans les os enfouir,
L'amour, l'ambition, l'orgueil et la colère

Sont toujours sur nos fronts d'une apparence claire.
J'espère en peu de jours que nous viendrons à bout
De cette confiance, et que nous saurons tout.

SCÈNE II

Narbal, Lidas

NARBAL

Malgré moi persister en ce funeste amour !
Après les droits du ciel l'ingrat me doit le jour.
Toi qui si lâchement flatte sa fantaisie,
Tu veux que ma raison cède à sa frénésie,
Et, me remémorant ce qu'autrefois je fis,
Tu me veux conseiller la perte de mon fils !
Il est vrai qu'autrefois j'ai senti cette flamme,
Lorsqu'un sang plus subtil faisait agir mon âme ;
Esclave que je suis des naturelles lois,
Comme un autre en mon temps de ce feu je brûlois ;
Mais toujours mes desseins étaient avec licence
Et mes justes désirs pleins d'heur et d'innocence.

LIDIAS

Vous en avez depuis perdu le souvenir ;
Mais si les mêmes ans pouvaient vous revenir,
Et qu'en votre faveur la loi de la nature,
Vous effaçant l'horreur que fait la sépulture,
À vos membres cassés leur force rapportât
Et remît vos esprits en leur premier état,
Je crois que vos rigueurs changeraient bien de termes
Et que vos sentiments ne seraient plus si fermes ;
Ce pauvre fils à qui vous voulez tant de mal

Vous verrait transformé de censeur en rival.
On ne saurait dompter la passion humaine ;
Contre amour la raison est importune et vaine :
Toujours l'objet aimable a droit de nous charmer
Lorsqu'on est en état de le pouvoir aimer ;
L'âme se voit bientôt d'une beauté forcée
Par le rapport des yeux avecque la pensée.

NARBAL

Ton esprit tient encor un peu de la saison
Qui ne voit point mûrir les fruits de la raison.
Moi, qui suis bien guéri de cette humeur volage,
Ayant déjà passé tous les degrés de l'âge,
Je connais mieux que toi la vie et le devoir,
Et bientôt mieux que toi je lui ferai savoir.
Aimer sans mon congé, et s'obstiner encore
D'un amour qui le perd et qui me déshonore !
D'un ennemi mortel la fille rechercher !
Je t'aime mieux le cœur hors du sein arracher.
Tu démordras, mutin ! Je te ferai connaître
Le respect que tu dois à ceux qui t'ont fait naître,
Et que tu ne dois point suivre ta passion,
Ni faire des desseins sans ma permission !

LIDIAS

Quand on s'engage au sort d'une pareille affaire,
Une permission n'est jamais nécessaire.
On n'y saurait pourvoir quand c'est un accident ;
À cela le plus fin est le plus imprudent.

On ne demande point congé d'une aventure ;
S'il en faut demander, c'est donc à la nature,
Qui conduit notre vie, et s'adresser aux Dieux,
Qui tiennent en leurs mains nos esprits et nos yeux.

NARBAL

Ne sait-il pas qu'il est obligé de me plaire ?
Que cet amour furtif irrite ma colère ?
Qu'il va dans ce projet mes jours diminuant,
Et fait un parricide en le continuant ?
Les Dieux trouvent-ils bon, puisqu'ils sont équitables,
Qu'on fasse des forfaits ?

LIDIAS

S'ils sont inévitables
Les Dieux ne veulent point en retirer nos pas ;
Même, puisqu'en amour le crime a des appas,
Que la rigueur des lois l'entretient et l'augmente,
Les amants trouvent grâce auprès de Rhadamante.
Mais une noire humeur qui meut des assassins,
Une nature lâche encline à des larcins,
C'est ce qui fait horreur au ciel et à la terre,
Et sur quoi justement doit tomber le tonnerre,
Où la nécessité d'un amoureux désir,
Qui de l'âme et du corps n'aspire qu'au plaisir
Mérite qu'on l'assiste, et vouloir sa ruine
Tient un peu d'une humeur envieuse et chagrine.

NARBAL

Tes discours ne sont point assez persuasifs.
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, délicats, oisifs,
Où jamais le bon sens n'a choisi sa demeure,
Où jamais la vertu ne trouve une bonne heure.
Suffit : quand la raison le contraire voudroit,
L'empire paternel conserverait son droit.
Mon pouvoir absolu rompra cette entreprise
Et mon autorité lui fera lâcher prise.

LIDIAS

Vous voulez qu'Ixion, lié dans les enfers,
S'arrache de sa roue et qu'il brise ses fers ;
Qu'un homme déjà mort sa guérison reçoive,
Que Sisyphe repose et que Tantale boive.
Tous nos efforts ne sont que d'un pouvoir humain :
Qui tend à l'impossible il se travaille en vain.

SCÈNE III

Le Roi, Syllar

LE ROI

C'est trop faire de vœux, c'est trop verser de larmes,
Il faut avoir recours à de meilleures armes.
Cette ingrate farouche, avecque ses mépris,
A donné trop longtemps la gêne à mes esprits.
La qualité de roi, l'éclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer, la choque et l'importune ;
Elle aime mieux, ignoble et honteuse qu'elle est,
Un simple citoyen.

SYLLAR

Son semblable lui plaît.

LE ROI

Je le rendrai pourtant, si le soleil m'éclaire
Seulement aujourd'hui, peu capable de plaire.

SYLLAR

À quel si bon moyen pouvez-vous recourir
Pour le rendre odieux ?

LE ROI

Je le ferai mourir.

Toute autre invention est douteuse et grossière.
Lorsqu'elle le verra sanglant sur la poussière,
Que les yeux, en mourant, les regards à l'envers,
Hideux, sans mouvement, demeureront ouverts,
Il faut que l'amitié soit bien dans la pensée
Si par un tel objet elle n'en est chassée.
Je sais bien que Thisbé sans des vives douleurs
Ne verra point sa mort, ni sans beaucoup de pleurs ;
Mais avecque le temps, jusqu'à la moindre trace
La plus forte douleur se dissipe et s'efface.
Ayant vu que l'objet de son premier amour
N'aime plus, ne sent rien, n'a plus de part au jour,
Elle, encore vivante et encore sensible,
À mon affection sera plus accessible.

SYLLAR

L'aimez-vous jusqu'au point de violer la loi ?

LE ROI

Tu sais que la justice est au-dessous du roi ;
La raison défaillant, la violence est bonne
À qui sait bien user des droits d'une couronne.

SYLLAR

Mais toujours vous savez que l'équité vaut mieux.

LE ROI

Les grands rois doivent vivre à l'exemple des dieux.

SYLLAR

Aussi vous ont-ils faits leurs lieutenants en terre.

LE ROI

Leur colère à son gré fait tomber le tonnerre,
Et, quoi qu'ils soient portés, ce semble, à nous chérir,
Pour montrer leur puissance ils nous font tous mourir,
Et moi je tiens du ciel ma meilleure partie,
Mon âme avec les Dieux a de la sympathie.
J'aime que tout me craigne, et crois que le trépas
Toujours est juste à ceux qui ne me plaisent pas.
Pyrame est en ce rang : sa mort est légitime,
Car déplaire à son roi, c'est avoir fait un crime.
Il n'est pas innocent : ceux que la loi du sort
Rend mal voulus du prince, ils sont dignes de mort.
Mon amour l'a conclu ; ce tyran implacable
En donne avecque moi l'arrêt irrévocable :
Il sera ma victime, et, je jure, devant
Qu'aucun ait jeté l'œil sur le soleil levant ;
Dussé-je par ma main exécuter ma haine,
Son trépas résolu me tirera de peine.
Ici me fera voir cet acte officieux
Celui de tous les miens qui m'aimera le mieux ;
Ici dois-je tirer une preuve assurée
De la fidélité qu'on m'a cent fois jurée.

SYLLAR

Le temps et la raison pourraient-ils point ôter
Ces violents désirs ?

LE ROI

Rien que les augmenter.
Le temps et la raison feront du feu la glace,
Et m'ôteront plutôt le cœur hors de sa place.

SYLLAR

Puisque c'est un dessein qu'on ne peut divertir,
À quel prix que ce soit il en faut donc sortir.
Sire, me voici l'âme et la main toute prête
À quoi que vos desseins aient destiné ma tête.

LE ROI

Comment ! tu me préviens ! Ha ! véritablement
Je vois bien que tu veux m'obliger doublement.
Un plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense ;
Qui souffre qu'on demande a pris sa récompense
Même quand le besoin de nos désirs pressés
À qui ne fait le sourd se fait entendre assez.

SYLLAR

Je m'en vais de ce pas vaquer à l'entreprise.

LE ROI

O qu'en ton amitié le ciel me favorise !

SYLLAR

Dans deux heures d'ici nous y mettrons la main.

LE ROI

Il est vrai qu'il vaut mieux aujourd'hui que demain.
Je ne te parle point encore du salaire.

SYLLAR

Sire, tout mon espoir est l'honneur de vous plaire.

LE ROI

Je sais que tout service est digne de loyer.

SYLLAR

Il sait bien comme il faut les hommes employer :
Une telle action dessus le gain se fonde.
C'est le plus libéral de tous les rois du monde ;
Il en est mieux servi. L'argent a des ressorts
Qui font aller partout nos esprits et nos corps.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Pyrame, Disarque

PYRAME

Je sais bien, cher ami, que ton sage dessein
Est de m'ôter la flamme et la mort hors du sein,
De ramener à soi ma pauvre âme égarée,
Qui s'est depuis deux ans d'avec moi séparée ;
Mais sache que mon âme abhorre ta raison,
Que je prends tes conseils pour une trahison,
Et d'abord que tu viens à me parler d'éteindre
Ce feu dont nuit et jour je ne fais que me plaindre,
Malgré le sentiment que j'ai de mon erreur
Et de ton amitié, ta voix me fait horreur.
Je te hais si tu es ennemi de mon aise ;
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs,
Que ton affection consente à mes malheurs,
Et que ton jugement mette son industrie
À conserver mon mal.

DISARQUE

Mon Dieu, quelle furie !

PYRAME

Autrement je te tiens barbare et sans pitié.

DISARQUE

Que vous connaissez mal les fruits de l'amitié !

PYRAME

Je veux que mon ami, sans feinte et sans réserve,
Dedans ma passion me complaise et me serve.

DISARQUE

Et quoi, si votre ami vous avait vu courir
Dans un danger mortel ?

PYRAME

Qu'il me laissât mourir.
Le plus sanglant dépit que la fortune livre
À des désespérés, c'est les forcer de vivre.

DISARQUE

Il est vrai qu'un désir une fois emporté
Vers un funeste amour a plus de fermeté ;
On rétracte plutôt le dessein légitime
D'une bonne action que le projet d'un crime ;
Le mal a plus d'appas, et ce qui plus nous nuit
Avecque plus d'adresse et de vigueur nous suit.
Vous courez obstiné, ce semble, à votre perte,
Quelque difficulté qui vous y soit offerte :
Vos parents, obligés d'un naturel devoir,

Vous opposent ici leur absolu pouvoir.

PYRAME

C'est par où mon désir davantage se pique ;
J'aime bien à forcer une loi tyrannique.
Amour n'a point de maître, et vos empêchements
Ne me sont désormais que des allèchements.
C'est une occasion de me montrer fidèle,
C'est prouver à Thisbé que j'ose tout pour elle.
N'as-tu point quelquefois pris garde à sa beauté ?
Toi qui par dessus tout aime la nouveauté,
Toi qui, depuis les bords où le soleil se lève
Jusqu'aux flots reculés où la clarté s'achève,
Des objets les plus beaux a fait juges tes yeux,
En as-tu reconnu qui puissent plaire mieux ?

DISARQUE

Il est certain qu'elle a quelque chose de rare.

PYRAME

Dis qu'elle a quelque chose à tenter un barbare ;
Celui que ses regards ne peuvent pas toucher,
Il a des duretés de souche et de rocher.

DISARQUE

Voilà bien des discours de la mélancolie.

PYRAME

Je crois que ta raison vaut moins que ma folie,
Et que tu viens à tort me plaindre et m'accuser
D'une erreur où les Dieux se voudraient abuser.
Ne m'en parle jamais : ta résistance est vaine,
Et, si tu n'as juré de t'acquérir ma haine,
Si tu n'as résolu de rompre avecque moi,
Dedans ma passion ne me fais plus la loi.
Tu voudrais que j'aimasse à la façon commune,
Et qu'un lâche dessein de faire ma fortune
M'amenât dans le but de tes intentions.

DISARQUE

Je voudrais gouverner un peu vos passions,
Et vous sauver l'esprit du danger et du blâme.

PYRAME

Est-ce à toi, je te prie, à gouverner mon âme ?
Ce cœur fut-il par toi là dedans enfermé ?
Laisse faire à Nature : elle me l'a formé ;
C'est d'elle dont Thisbé se vit aussi formée,
Pour enflammer ce cœur, et pour en être aimée,
N'ayant tous deux qu'un but de peine et de plaisir,
Semblables de l'humeur, de l'âge et du désir ;
Et, si j'osais flatter encore mon visage,
On nous pourrait tous deux connaître en une image.
C'est le premier appas dont mon cœur soupira,
C'est le premier espoir dont Amour m'attira,

Cher espoir dont mon âme heureusement se flatte,
Car son œil favorable à mes regards éclate,
Me comble de faveur. Bref je suis assuré
D'un amour mutuel : elle me l'a juré,
Mes lèvres dans ses mains en ont cueilli le gage,
Et, pour le confirmer d'un plus pressant langage,
Ses pensers me l'ont dit, ses yeux en sont témoins ;
Car dans tous nos discours la voix parle le moins.
Nous disons d'un trait d'œil à nos âmes blessées
Bien plus qu'un livre entier n'exprime de pensées,
Et des soupirs de feu, d'elle à moi repassants,
Mieux que nul confident s'expliquent à nos sens.
Nous n'avons point besoin que d'autres s'introduisent
À traiter nos amours ; les arbitres nous nuisent ;
Le meilleur confident ne sert jamais si bien
Que dans notre intérêt il ne mêle le sien ;
Selon sa fantaisie il avance ou recule
L'aveugle mouvement d'un pauvre esprit qui brûle.
Pour moi, je ne saurais souffrir un gouverneur ;
J'aime mieux réussir avec moins de bonheur.
Les soins de la prudence ont trop d'inquiétude ;
Mon âme n'a d'objet sinon ma servitude,
Où je trouve mon bien, mieux qu'en ma liberté,
Et que j'aime sans doute autant que la clarté.

DISARQUE

Puisque c'est une peste à vos os attachée,
Une flèche mortelle en votre cœur fichée,
C'est en vain que l'on prend le soin de vous guérir.

PYRAME

Guérir ! on ne le peut sans me faire mourir.

DISARQUE

Au moins prenez bien garde, en cette amour furtive,
Qu'un funeste succès à vos desseins n'arrive !
Vous êtes épiés, et de loin et de près,
Par des yeux vigilants qu'on y commet exprès.

PYRAME

Toute leur diligence est assez inutile :
L'âme des amoureux n'est pas si peu subtile ;
Nous savons bien choisir et le temps et le lieu
Où même ne saurait nous découvrir un Dieu.
Ne t'en mets point en peine, et seulement endure,
Si tu me veux aimer, que ma fureur me dure.
Adieu, laisse-moi seul m'entretenir ici.
Voici la nuit qui vient, le ciel est obscurci,
Ma maîtresse m'attend ; afin de me complaire,
L'autre soleil s'en va quand cettui-ci m'éclaire.
Privés de tous moyens de nous parler ailleurs,
Et ne pouvant venir à des accès meilleurs,
Une petite fente en cette pierre ouverte,
Par nous deux seulement encore découverte,
Nous fait secrètement aller et revenir
Les propos dont Amour nous laisse entretenir ;
Car c'est le lieu par où nos passions discrètes,
Donnent un peu de jour à nos flammes secrètes.

Ici, cruels parents ! malgré vos dures lois,
Nous faisons un passage à nos timides voix ;
Ici nos cœurs ouverts, malgré vos tyrannies,
Se font entrebaiser nos volontés unies.
Conseillers inhumains ! pères sans amitié !
Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
Et qu'à notre douleur le sein de ces murailles
Pour receler nos feux s'entrouvre les entrailles ;
Que l'air se prostitue à nos contentements ;
L'air, le plus rigoureux de tous les éléments,
Le père des frimas, la source des orages,
A plus d'humanité que vos brutaux courages.
Mais j'entends quelque bruit ; c'est elle, sans faillir.
Je sens tous mes esprits d'aise me défaillir.
Elle ne ment jamais, et ferait conscience
De charger son amant de trop de patience.
Je vois comme elle approche et marche à pas comptés,
Soupçonneuse, élançant ses yeux de tous côtés.

SCÈNE II

Thisbé, Pyrame

THISBÉ

Es-tu là, mon souci ?

PYRAME

Qui vous a retenue ?

Aujourd'hui pour le moins vous êtes prévenue ;
Vous arrivez plus tard que je ne fis hier.

THISBÉ

Il est vrai que j'ai tort, je ne le puis nier ;
Mais, quand je t'aurai dit ce qui m'a dû contraindre,
Je crois que tu seras obligé de me plaindre ;
Je te ferai pitié, car je ne pense pas
Que le mal qu'on m'a fait soit moins que le trépas.

PYRAME

Comment ! vous a-t-on fait quelque injure, mon âme ?
Quelqu'un en son absence a-t-il blessé Pyrame ?
Un Dieu ne le pourrait avec impunité.

THISBÉ

Cette offense n'était que l'importunité
D'une vieille, hideuse et sotte créature,
Qui m'a tout aujourd'hui mis l'âme à la torture,
Qui m'a fait tant de lois, m'a tant donné d'avis,
Et tant réitéré d'inutiles devis,
Qu'on tarirait plutôt l'humidité de l'onde
Que cette humeur chagrine en caquets si féconde.

PYRAME

Dites-moi, je vous prie, encore, en quoi tendait
Le discours où plus fort la vieille s'étendait ?

THISBÉ

De rendre une parfaite et pleine obéissance
À ceux à qui je dois le bien de ma naissance ;
De ne me dispenser de prendre aucun plaisir
Que leur commandement ne me le vînt choisir,
Surtout de bien défendre et l'esprit et l'oreille
Des pointes dont Amour un jeune sang réveille ;
Que les jeunes esprits n'ont rien de dangereux
Au prix que d'écouter un conseil amoureux ;
Que même au plus heureux cet appas est funeste,
Que c'est un précipice, un poison, une peste.

PYRAME

Elle vous a donc fait l'amour bien odieux !

THISBÉ

Elle me l'a dépeint comme il est dans ses yeux.

PYRAME

Étranges changements où tombe la nature !
Un pauvre corps usé qui n'est que pourriture,
Une vieille à qui l'âge a séché les humeurs,
À qui les sens gâtés ont perverti les mœurs,
Un sang gros et pesant, toujours froid comme glace,
Si ce n'est qu'une fièvre échauffe un peu sa masse ;
Un tronc de nerfs et d'os d'artifice mouvant,
Qu'on ne saurait nommer qu'un fantôme vivant,
Persécute toujours d'une jalouse envie
Les passe-temps heureux de notre jeune vie !
Ces vieillards, dont l'esprit et le corps abattu
Érigent l'impuissance en titre de vertu,
Eux-mêmes qui le cours de la nature suivent,
Qui selon l'appétit de leur vieillesse vivent,
Prétendent contre nous forcer l'ordre du temps,
Et que nous soyons vieux en l'âge de vingt ans,
Nos mœurs par leur exemple imprudemment censurent,
Alléguant ce qu'ils sont, et non pas ce qu'ils furent !
Au moins, ma chère vie, en ce sot entretien
Je crois que cet esprit n'a rien pu sur le tien ?

THISBÉ

Ces discours m'ont passé plus loin qu'une nuée.

PYRAME

Ta bonne volonté n'est pas diminuée ?

THISBÉ

Elle a crû davantage : on n'a fait que jeter
Du soufre dans la flamme afin de l'irriter.
Je suis d'un naturel à qui la résistance
Renforce le désir, l'espoir et la constance ;
Je crois qu'on me verrait mourir autant de fois
Qu'on me force d'ouïr ces importunes voix,
Sinon que mon amour de plus en plus persiste,
Et brûle davantage alors qu'on lui résiste ;
Et je n'ai rien de cher comme une occasion
De tout ce qui saurait nourrir ma passion,
Puisqu'au divin objet dont je suis amoureuse
Le sort veut que je sois parfaitement heureuse,
Que tu mérites bien l'inviolable foi
Que jusques au tombeau je garderai pour toi.

PYRAME

Et moi, si le tombeau laissait encore aux âmes
Quelques petits rayons de leurs défuntes flammes,
Je n'aurais autre feu que toi dans les enfers,
Et dedans leurs prisons je n'aurais que tes fers.
Mais parmi nos discours nous ne prenons pas garde
Que ce doux entretien dont amour nous retarde,
S'il n'est bien ménagé, nous manquera bientôt.

THISBÉ

Hélas ! ne pourrons-nous jamais dire qu'un mot !
Les oiseaux dans les bois ont toute la journée
À chanter la fureur qu'amour leur a donnée ;
Les eaux et les zéphyr, quand ils se font l'amour,
Leur rire et leurs soupirs font durer nuit et jour.

PYRAME

Il se faut retirer, de crainte qu'il n'arrive
Que de ce peu de bien encore on ne nous prive.

THISBÉ

Dans une heure au plus tard je reviens donc ici.

PYRAME

Et moi je serai mort si je n'y viens aussi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Deuxis, Syllar, Pyrame

DEUXIS

Syllar, je suis troublé d'un funeste présage,
Un glaçon de frayeur m'étreint tout le courage ;
Pensant à tel dessein, je me remets aux yeux
Les justes jugements des hommes et des dieux.

SYLLAR

Quoi ! tu manques de cœur ?

DEUXIS

Je sens de la contrainte
En ce que j'entreprends, et non pas de la crainte.

SYLLAR

Je connais ton courage, et c'est la cause aussi
Qui fait que je t'emploie en cette affaire ici.

DEUXIS

Il est beau de tenter une mort légitime
Pour quelque grand exploit et qui se fait sans crime ;
On appelle courage un esprit généreux

Qui n'est point inhumain, comme il n'est point peureux,
Qui meurt sur une brèche, et dont les funérailles
Se font chez l'ennemi sous un bris de murailles ;
Le trépas est louable ou ignominieux,
Selon que le sujet est lâche ou glorieux ;
Mais pense à quelle fin nous avons pris l'épée,
À quel exploit sera notre main occupée !
Quoi ! sans être offensés nous nous voulons venger !
Quand on n'a point de haine on n'en saurait forger.

SYLLAR

Notre commission donne toute licence.

DEUXIS

On ne peut sans remords s'en prendre à l'innocence.
Il ne nous a rien fait, nous le voulons tuer.

SYLLAR

La volonté du roi se doit effectuer.

DEUXIS

Si quelque excès léger contentait sa colère,
Je crois que justement on lui pourrait complaire ;
Mais en un fait semblable, en une trahison,
Chacun le peut dédire avec trop de raison.

SYLLAR

En dédisant son roi, quelque juste apparence
Que puisse prendre un peuple, il commet une offense.
Comme les Dieux au ciel, sur la terre les rois
Établissent aussi des souveraines lois ;
Ils partagent égaux ce que le monde enserre :
Les Dieux sont rois du ciel, les rois Dieux de la terre.
Jupiter d'un clin d'œil fait les astres mouvoir,
Et nos princes sur nous ont le même pouvoir ;
À la grandeur des Dieux leur grandeur se figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir se mesure.

DEUXIS

Il leur faut obéir si leur commandement
Imite ceux des Dieux, qui font tout justement.

SYLLAR

Enquérir leur secret tient trop du téméraire ;
C'est aux rois à le dire, et à nous à le faire.
S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa tête, et nous sera remis :
Le devoir ignorant rend une âme innocente.

DEUXIS

Mais, connaissant le mal, il faut qu'elle y consente.
Un devoir ignorant ! Et quoi, ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent un perfide trépas,

Que l'enfer un pareil n'en saurait faire naître !

SYLLAR

Sache qu'un serviteur doit obéir au maître.
Considérant de près et l'honneur et le droit,
Tout le monde sans doute ici nous reprendrait ;
Mais nous sommes forcés, le prince le fait faire :
Il lui faut obéir, c'est un point nécessaire.

DEUXIS

Et pourquoi nécessaire ? Il vaut mieux encourir
Sa disgrâce éternelle.

SYLLAR

Il vaut donc mieux mourir ?

DEUXIS

J'aimerais mieux la mort qu'une honteuse vie,
De remords criminels incessamment suivie.
Quand le chien des enfers avecque ses abois
Vient troubler les vivants, ils sont morts mille fois ;
Mais, mourant pour l'honneur, on court par les brisées
D'un bienheureux repos dans les champs Élysées ;
Les esprits, dépêtrés des vicieux discords
Qu'ils ont avec nos sens, joyeux quittent nos corps.

SYLLAR

Quelque si doux accueil que Mercure prépare,
Crois qu'un homme se trouble alors qu'il se sépare,
Que les corps trépassés d'une pierre couverts
Changent les os en poudre et la charogne en vers,
Que les esprits errant par les rives funèbres
D'un Cocyte inconnu ne sont plus que ténèbres.
Qu'on soit bien dans ce règne où Pluton tient sa cour,
C'est un conte ; il n'est rien de si beau que le jour.
Le moindre chien vivant vaut mieux que cent cohortes
De tigres, de lions, ou de panthères mortes.
Bien que pauvre sujet, je préfère mon sort
À celui-là d'un prince ou d'un monarque mort.
Crois-moi, suis mon conseil ; ne donnons point nos têtes
Pour préserver autrui ; ne soyons pas si bêtes.

DEUXIS

Mourrions-nous pour cela ?

SYLLAR

Crois-tu vivre un moment
Après t'être moqué de son commandement ?

DEUXIS

Mais le Roi craint-il point la justice plus haute ?
En nous faisant mourir il découvre sa faute ;
Nos têtes ne sauraient venir sur l'échafaud

Sans y faire monter son criminel défaut.

SYLLAR

Pour nous exterminer, quand ils en ont envie,
Les rois ont cent moyens pour nous ôter la vie ;
Nos jours sont dans leurs mains, ils les peuvent finir ;
Ils peuvent le plus juste innocemment punir ;
Quelque tort que ce soit, quand un roi nous accuse,
Sa grande autorité ne manque point d'excuse.
Contre le prince, aux droits il ne se faut fier ;
Le prétexte plus faux le peut justifier,
Outre qu'un souverain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes.
Plusieurs, qui ne sont point ainsi religieux
Et qu'un si grand secret rendrait trop glorieux,
Ces mouvements du roi ne craindront pas de suivre.
Après cela, crois-tu qu'il nous souffrît de vivre ?
Nous ne saurions fuir de son bras irrité
L'injure d'un supplice à demi mérité.

DEUXIS

Il faut donc se bannir, et bien loin, d'un empire
À tous les gens de bien le moins sût et le pire.

SYLLAR

Voyageant l'univers de l'un à l'autre bout,
Nous ne saurions fuir : les rois courent partout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde

Sans se mouvoir d'un lieu, touchent la terre et l'onde.

DEUXIS

Tu dis vrai, ta raison me rend ores confus.

SYLLAR

Coupables vers le roi de ce couard refus,
C'est fait de nous ; aussi faisant ce qu'il commande
Sans doute après cela notre fortune est grande ;
Les royales faveurs nos esprits saouleront
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEUXIS

L'or, ce métal sorcier, corrompt tout par ses charmes ;
Devant lui prosterné, l'honneur lui rend les armes ;
Il n'est si fort rempart de justice ou de foi
Qu'il ne brise ; il ne craint ni piété ni loi.
L'or peut tout, même alors que son appas s'adresse
À des hommes vaillants que la misère presse,
Comme moi, malheureux, que l'horreur de la faim
Contraint à désirer ce détestable gain.
Monstre de pauvreté ! ta dent est plus funeste
Que le feu plus cuisant et la plus forte peste ;
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment
Au prix de tes forçats est puni doucement ;
Dans les plus grands remords des faits les plus infâmes,
Savoir qu'on a du bien console fort les âmes ;
L'argent purge le crime et nous guérit de tout.

SYLLAR

À la fin tout va bien ; je vois qu'il se résout.

DEUXIS

Le sort en est jeté : mon âme est exposée
À ce qu'il te plaira ; je vois l'affaire aisée.

SYLLAR

Il ne faut seulement que le guetter ici.

DEUXIS

Le voilà, ce me semble.

SYLLAR

Il me le semble aussi.

DEUXIS

Donnons en même temps.

PYRAME

On ne me peut surprendre :
Assassins, vous saurez si je sais me défendre ;
Bien que seul contre deux, je vous ferai sentir
Qu'on ne se prend à moi qu'avec du repentir.

DEUXIS

O Dieux ! je suis blessé.

PYRAME

Si ta main n'est meilleure,
Ce lâche et traître sang tu vomiras sur l'heure :
Ton sort, comme le sien, pend au bout de ce fer.

SYLLAR

Fuyons, je crois que c'est un fantôme d'enfer.

DEUXIS

O Dieux ! que je fais bien ici l'expérience
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience !

PYRAME

Conscience, voleur ! Je crois que le remords
Ne te presse qu'en tant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'une peine éternelle
Recueillir en mourant ton âme criminelle.

DEUXIS

Ha ! si vous me laissiez un peu de liberté
De vous parler avant que perdre la clarté !

PYRAME

Que me saurais-tu dire ?

DEUXIS

Une chose sans doute
Qui vous pourrait servir.

PYRAME

Qu'est-ce ?
Il faut que je l'écoute.

DEUXIS

Ce qu'on pourrait à peine deviner.
Le roi nous a contraints de vous assassiner.

PYRAME

O Ciel ! que m'as-tu dit ! mais faut-il croire un traître ?

DEUXIS

Je vous dis ce qui est.

PYRAME

Mais ce qui ne peut être.
Dieux ! tout mon sang se trouble ; il est vrai que le roi

Aime, à ce qu'on m'a dit, en même lieu que moi.
Hélas ! je suis perdu, mon mal est sans remède.
Contre mon roi quel Dieu puis-je trouver qui m'aide ?

DEUXIS

Voyez de vous conduire en cela sagement.
Maintenant je trépasse avec allègement.

PYRAME

L'enfer te soit propice, et sa nuit malheureuse
Pour un si bon remords te soit moins rigoureuse.
Au reste, il faut fuir, c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus ici ni repos ni sommeil.
Quand le courroux des rois fait éclater leurs âmes,
C'est pis dix mille fois que torrents et que flammes.
Il faut s'ôter de là, mais de nécessité ;
Thisbé, vous m'en avez souvent sollicité ;
Vous m'avez dit cent fois que vous seriez heureuse
De suivre loin d'ici ma fortune amoureuse,
Que vous craignez ce prince, et que de son amour
Quelque malheur au nôtre arriverait un jour.
Il y faudra pourvoir, et, si l'humeur hardie
De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles lois,
Et nous n'aurons que nous de parents ni de rois.

SCÈNE II

Le Roi, Syllar, le Messager

LE ROI

À cet affront le sang au visage me monte.
Que ma condition souffre aujourd'hui de honte,
Sachant que de ma part tu lui voulais parler !

LE MESSAGER

En vain cent fois le jour vous m'y feriez aller.

LE ROI

Que Thisbé n'a point fait semblant de te connaître ?

LE MESSAGER

Sire, tout aussitôt qu'elle m'a vu paraître,
Détournant ses regards, surprise à l'impourvu,
Ainsi qu'elle aurait fait d'un serpent qu'elle eût vu,
Elle s'est engagée en une compagnie
À faire des discours d'une suite infinie,
Jusqu'à tant qu'elle a pu se dérober de moi.

LE ROI

Traiter si rudement la passion d'un roi !

Faut-il que nous ayons, fils des Dieux que nous sommes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes ?
Ingrate ! si faut-il que je te mette, un jour,
Dans le choix d'éprouver ma haine ou mon amour.
Tu sauras que je règne, et que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'amour me nie.
Ce beau fils dépêché, si ton cœur ne démord,
Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort.
Mais voici de retour mon fidèle ministre ;
Je lis dessus son front quelque rapport sinistre,
Il craint de m'aborder. Parle et lève les yeux.

SYLLAR

L'affaire va très mal.

LE ROI

Je n'attendais pas mieux.

SYLLAR

Mon compagnon est mort, et moi, couvert de plaies,
Vous viens faire rapport de ces nouvelles vraies.
Nous avons à peu près l'ouvrage exécuté,
Que le peuple en fureur dessus nous s'est jeté,
Et d'armes et de cris une croissante suite
À peine m'a donné le loisir de la fuite.

LE ROI

C'est trop ; je vois qu'Amour se moque de mes vœux,
Que le ciel par dessein défend ce que je veux.
Je suis au désespoir, mon âme est trop gênée,
J'ai gardé dans le sein la mort tout une année.
Mes malheurs vont sans fin l'un l'autre se suivant,
La saison de l'hiver n'a jamais tant de vents,
Jamais tant de frimas, ni de froid, ni de grêle,
Qu'il ne fasse en trois mois quelque beau jour pour elle ;
Jamais vieillard caduc ne s'est si mal porté
Qu'il n'ait eu dans l'année une heure de santé ;
Éole quelquefois tient tous les vents en bride
Et fait voir aux nochers le front des eaux sans ride,
Et l'astre le plus fier et plus malin des cieux,
Jamais de mon destin n'a détourné ses yeux.
Ce traître me donna le sceptre et le courage,
Pour me donner les maux avecque plus d'outrage.
Mais je me plains en vain ; le ciel n'a point de tort :
Tout homme de courage est maître de son sort ;
Il range la fortune à son obéissance,
Son devoir ne connaît de loi que sa puissance,
Même quand c'est un roi qui n'a d'autre devoir
Que de jouir des droits d'un souverain pouvoir.
Non, non, mon jugement n'est plus sur la balance.
Syllar, tous mes conseils vont à la violence :
Retente une autre fois encore mon dessein ;
Va dans son lit lui mettre un poignard dans le sein.
Dis que c'est de ma part ; fais-toi donner main-forte
Pour forcer la maison ; dis que c'est moi, n'importe ;
Controuve quelque crime afin de l'accuser :

En mon nom tu pourras tout dire et tout oser.

SYLLAR

Que la fureur des rois est une chose étrange !
Ils veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur fasse joug. En ce cruel désir
S'il se servait d'un autre, il me ferait plaisir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Pyrame, Thisbé

PYRAME

Tu vois en quel danger notre fortune est mise,
Que même la clarté ne nous est pas permise.
Enfin ne veux-tu point forcer cette prison ?
Ici l'impatience est jointe à la raison :
Le tyran, qui déjà fait éclater sa rage,
Afin de l'assouvir mettra tout en usage,
Et possible devant que le flambeau du jour
Nous fasse voir demain ses coursiers de retour,
Nous saurions ce que peut une fureur unie
Avec l'autorité d'une force impunie.

THISBÉ

Le conseil en est pris : sans attendre à demain,
Il faut résolument s'affranchir de sa main.
Je serai bien heureuse, ayant de la Fortune
Et disgrâce et faveur avecque toi commune,
Lorsque je n'aurai plus d'espions à flatter,
Que je n'aurai parents ni mère à redouter,
Et qu'Amour, ennuyé de se montrer barbare,
Ne nous donnera plus de mur qui nous sépare,
Que sans empêchements nos yeux pourront passer
Partout où sont venus la voix et le penser.
Lors, d'un parfait plaisir entre tes bras comblée,

Mon âme du tyran ne sera pas troublée ;
Lors je n'aurai personne à respecter que toi.

PYRAME

Lors tu n'auras personne à commander que moi ;
Dessus mes volontés la tienne souveraine
Te donnera toujours la qualité de reine.
Thisbé, je jure ici la grâce de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de jurer les Dieux,
Que ton affection aujourd'hui me transporte.
Je ne la croyais pas être du tout si forte ;
Je doutais que l'on pût aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fût pour moi seulement.
Que des objets plus beaux...

THISBÉ

N'achève point, Pyrame,
Un si mauvais soupçon ; tu blesserais mon âme.
Autre objet que le tien ! c'est me désobliger,
Mon cœur, et quel plaisir prends-tu de m'affliger ?

PYRAME

Ne crois point que cela trouble ma fantaisie :
Mais laisse à tant d'amour un peu de jalousie,
Non pas pour les mortels, car j'ose m'assurer
Que tu n'aimes que moi.

THISBÉ

Tu le peux bien jurer.

PYRAME

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souvent entre et sort par ta bouche ;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent.
Si je pouvais complaire à mon jaloux dessein,
J'empêcherais tes yeux de regarder ton sein ;
Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble,
Car nous deux seulement devons aller ensemble.
Bref, un si rare objet m'est si doux et si cher,
Que ta main seulement me nuit de le toucher.

THISBÉ

Hors de l'empêchement qui nous sépare ici,
Tu sauras que tes vœux sont mes désirs aussi,
Que ton mal est celui dont je me sens pressée.
Mais la course du jour s'en va déjà passée,
La lune se confond avecque sa clarté :
Il est temps de pourvoir à notre liberté ;
Il faut que notre fuite à la nuit se hasarde,
Car avec trop de soin tout le jour on me garde.

PYRAME

C'est très bien avisé : quand d'un sommeil profond
La première douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau, tout taciturne et sombre,
On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre,
Il se faut dérober chacun de sa maison,
Ou plutôt se sauver chacun de la prison.

THISBÉ

Mais au sortir d'ici, pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouverons-nous plus seure ?

PYRAME

En attendant le jour, un lieu propre et bien près :
Il semble que l'amour me le découvre exprès,
Le tombeau de Ninus.

THISBÉ

Il est vraiment bien proche.

PYRAME

Là coule un clair ruisseau, tout au pied d'une roche,
Qui, de ses vives eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie et l'âme et les couleurs ;
Un arbre tout auprès, fertile en mûres blanches,
Nous offre le couvert de ses épaisses branches :

Saurions-nous rencontrer un lieu plus à souhait ?

THISBÉ

Il est le mieux du monde : allons, cela vaut fait.

SCÈNE II

La Mère, la Confidente

LA MÈRE

Encore de frayeur tous mes cheveux se dressent ;
Ses farouches regards encore à moi s'adressent ;
Ha ! sommeil malheureux, en ce songe trompeur,
Que tu m'as fait, ô Dieux ! que tu m'as fait de peur !
De cette vision l'image triste et noire
Avecque trop d'horreur s'attache à ma mémoire ;
J'ai rêvé tout le jour dans l'appréhension
De ma mauvaise nuit.

LA CONFIDENTE

Ce n'est qu'illusion.

LA MÈRE

Combien en voyons-nous à qui la voix des songes
A dit des vérités !

LA CONFIDENTE

Comme aussi des mensonges.

LA MÈRE

Cette frayeur me tient pourtant dans les esprits
Trop avant pour avoir son présage à mépris ;
Jamais une si triste et si pâle figure
Ne se présente à nous sans un mauvais augure.
Une pareille nuit ne me vient pas souvent.

LA CONFIDENTE

À qui suit la raison le songe n'est que vent ;
Il est bon ou mauvais, feint ou bien véritable,
Selon l'erreur douteux de notre esprit muable.

LA MÈRE

Si tu savais comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendrais-tu ta part de l'épouvante.

LA CONFIDENTE

S'il ne vous est fâcheux de me le faire ouïr...

LA MÈRE

Si cette ombre en parlant pouvait s'évanouir,
Et que sa forme errante encore dans ma couche
Pût sortir de mon âme en sortant de ma bouche,
Tu me verrais très prompte à te faire savoir

Ce que mes yeux fermés m'ont clairement fait voir.

LA CONFIDENTE

"Déchargeant sa douleur dedans l'âme fidèle
"De quelqu'un que l'on aime, on la sent moins cruelle."
Le plus faible secours que l'on nous puisse offrir
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir :
S'il en faut soupirer, qu'avec vous je soupire.

LA MÈRE

Ta curiosité me presse de le dire :
L'heure où nos corps, chargés de grossières vapeurs,
Suscitent en nos sens des mouvements trompeurs
Était déjà passée, et mon cerveau tranquille
S'abreuvait des pavots que le sommeil distille,
Sur le point que la nuit est proche de finir
Et le char de l'Aurore est encore à venir.

LA CONFIDENTE

Environ ce temps-là, l'opinion vulgaire
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MÈRE

Plusieurs événements me sont déjà témoins
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE

Nous préserve le ciel que cettui-ci persiste
À nous pronostiquer son obscurité triste.

LA MÈRE

Sache que jamais songe en son obscurité
N'a fait voir tant d'horreur ni tant de vérité.

LA CONFIDENTE

Vraiment, à vous ouïr, j'en suis déjà touchée.

LA MÈRE

Le voici. Dieux ! mon âme en est effarouchée :
J'ai vu tout au travers du bandeau du sommeil,
Au milieu d'un désert, l'éclipse du soleil ;
C'est le premier objet de la funeste image
Qui marque à mon destin un assuré dommage.
En cette nuit épaisse où par tout l'univers
Les objets demeuraient également couverts,
J'ai senti sous mes pieds ouvrir un peu la terre,
Et de là sourdement bruire aussi le tonnerre ;
Un grand vol de corbeaux sur moi s'est assemblé ;
La lune est dévalée, et le ciel a tremblé ;
L'air s'est couvert d'orage, et, dans cette tempête,
Quelques gouttes de sang m'ont tombé sur la tête .
Un lion, l'œil ardent et le crin hérissé,
Dessus son large col hideusement pressé,

Rugissant sans me voir auprès de la caverne,
A fait autour de moi deux ou trois fois un cerne.
Certains cris souterrains, rompus par des sanglots,
Comme un mugissement de rivage et de flots,
Au travers le silence et l'horreur des ténèbres,
M'ont transpercé le cœur de leurs accents funèbres.

LA CONFIDENTE

O dieux ! tant seulement à vous ouïr parler,
Je sens que tout d'horreur mon cœur se va geler.

LA MÈRE

De là, tombant à coup dans des frayeurs plus vives,
Il m'a semblé d'errer aux infernales rives,
Où, d'une nuit plus noire encore m'aveuglant,
J'ai rencontré d'abord un corps pâle et sanglant
Qui me représentait, d'un objet lamentable,
De ma fille Thisbé le portrait véritable.
Ce corps avait le sein de trois grands coups ouvert,
Qui teignait le linceul dont il était couvert.
Aussitôt que ses yeux ont connu mon visage,
Quoiqu'ils ne fussent plus que d'ombre et de nuage,
M'élançaient des regards avec un tel effort
Qu'ils me semblaient des traits que décochât la mort.
Puis, m'approchant, me dit d'une voix aigre et forte :
Que cherches-tu, tigresse ? Et bien ! me voilà morte !
Tu viens donc, inhumaine, en ces bords malheureux,
Pour encore épier nos esprits amoureux ?
Et, me prenant la main, tire hors de ma place,

Pour me montrer Pyrame étendu sur la glace,
Qui, par le même endroit d'autant de coups blessé,
Montrait qu'un même esprit l'avait aussi poussé.
Vois, dit-elle, barbare, en ce piteux spectacle,
De quoi nous a servi ton envieux obstacle !
Qui te meut de venir troubler notre amitié ?
Ici notre destin abhorre ta pitié :
L'enfer, plus doux que toi, laisse vivre nos flammes.
Va, ne reviens jamais importuner nos âmes.
Là son bras m'a poussée ; alors tout en sursaut
Je me suis éveillée avec un cri fort haut.
N'est-ce pas là de quoi me donner de l'ombrage ?

LA CONFIDENTE

Mais bien de quoi troubler le plus hardi courage.

LA MÈRE

Vraiment, je me repens d'avoir tenté si fort
Une si bonne fille, et connais que j'ai tort.
Je veux dorénavant d'une bride moins forte
Retenir les désirs où son âge la porte.

LA CONFIDENTE

Madame, il est bien vrai qu'un peu moins rudement
Vous la gouvernerez bien plus commodément ;
Comme elle est de bon sang, elle a l'humeur altière ;
La force en un bon cœur fait moins que la prière.
En cet âge à peu près il me souvient qu'un jour

Mon père me voulut détourner d'un amour
Qu'il jugeait peu sortable ; et moi, bien à ma sorte,
La défense rendit ma passion si forte
Que dedans peu de jours il vit bien qu'il fallait
À la fin s'accorder à ce qu'amour voulait :
Ni le respect d'autrui, ni notre âme elle-même,
Ne se peut empêcher de suivre ce qu'elle aime.

LA MÈRE

Assure-toi d'avoir désormais le plaisir
De me voir indulgente à son jeune désir.

SCÈNE III

Thisbé, seule

THISBÉ

Déesse de la nuit, Lune, mère de l'ombre,
Me voyant arriver sous ce feuillage sombre,
Tiens-moi dans ton silence, et ne t'offense pas
De l'amour effronté qui guide ici mes pas.
Ne me regarde point pour envier mon aise :
C'est assez qu'ici-bas Endymion te baise,
Et, sans me quereller d'aucun jaloux soupçon,
Demeure toute seule avecque ton garçon,
Et crois qu'en ce dessein que mon amour hasarde
Je n'ai d'intention pour rien qui te regarde.
Celui qui maintenant me fait ici venir
N'a que trop dans ses yeux de quoi m'entretenir.
Et toi, sacré ruisseau dont le plaisant rivage
Semble plus accostable en ce qu'il est sauvage,
Redouble à ma faveur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Sylvains en puissent être sourds,
Et que la vaine Écho, de ton bruit assourdie
Mes amoureux propos à ces bois ne redie.
Mais non, va doucement, de peur de réveiller
Les nymphes de tes eaux ; laisse-les sommeiller :
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'âme
Qu'elle ne s'embrasât en regardant Pyrame.
Mais quoi ! ce paresseux est encore à venir.
Je ne sais quel sujet le peut tant retenir.

Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible
Qu'il le ressente au point où je me vois sensible.
Je ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forêts,
À qui même Diane a commis ses secrets.
À ma faveur, Écho, commande à cette roche
De lui toucher un mot d'un amoureux reproche.
Mais n'ois-je pas de loin, ce semble, un peu de bruit ?
J'entrevois la clarté comme d'un œil qui luit.
Hélas ! qu'ai-je aperçu ! Dieux ! l'effroyable bête !
Un lion affamé qui cherche ici sa quête.
Fuis, Thisbé, les horreurs d'un si mauvais destin.
Dieux ! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Pyrame, seul

PYRAME

Enfin je suis sorti ; leur prudence importune
N'a plus à gouverner ni moi ni ma fortune ;
Mon âme ne suit plus que le flambeau d'amour ;
Dans mon aveuglement je trouve assez de jour.
Belle nuit, qui me tends tes ombrageuses toiles,
Ha ! vraiment le soleil vaut moins que tes étoiles.
Douce et paisible nuit, tu me vaux désormais
Mieux que le plus beau jour ne me valut jamais ;
Je vois que tous mes sens se vont combler de joie
Sans qu'ici nul des Dieux ni des mortels me voie.
Mais me voici déjà proche de ce tombeau ;
J'aperçois le mûrier, j'entends le bruit de l'eau ;
Voici le lieu qu'Amour destinait à Diane :
Ici ne vint jamais rien que moi de profane.
Solitude, silence, obscurité, sommeil,
N'avez-vous point ici vu luire mon soleil ?
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma maîtresse ?
L'impatient désir de le savoir me presse.
Tant de difficultés m'ont tenu prisonnier
Que je mourais de peur d'être ici le dernier.
Mais, à ce que je vois, je m'y rends à bonne heure,
Puisqu'encore en son lit mon Aurore demeure.
Attendant qu'elle arrive ici bien à propos,
Le reste de la nuit m'offre son doux repos.

Mais pourrais-je dormir en mon inquiétude,
Quelque sommeil qui règne en cette solitude ?
Depuis que je la sers, Amour m'a bien instruit
À passer sans dormir les heures de la nuit.
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie,
Cependant flatteront un peu ma rêverie.
O fleurs ! si vos esprits, jamais se transformants,
Dépouillèrent les corps des malheureux amants,
S'il en est parmi vous qui se souvienne encore
D'avoir souffert ailleurs qu'en l'empire de Flore,
Doux objets de pitié, ne soyez point jaloux
Si la faveur d'Amour m'a traité mieux que vous,
Et, si du temps passé le souvenir vous touche,
Prêtez-nous sans regret votre amoureuse couche.
Mais déjà la rosée a vos tapis mouillés ;
Que dis-je ! c'est du sang qui vous les a souillés !
D'où peut venir ce sang ? La troupe sanguinaire
Des ours et des lions vient ici d'ordinaire.
Une frayeur me va dans l'âme repassant.
Je songe aux cris affreux d'un hibou menaçant
Qui m'a toujours suivi ; ces ombrages nocturnes
Augmentent ma terreur en ces lieux taciturnes.
Dieux ! qu'est-ce que je vois ? j'en suis trop éclairci.
Sans doute un grand lion a passé par ici ;
J'en reconnais la trace, et vois sur la poussière
Tout le sang que versait sa gueule carnassière.
O ciel ! en quelle horreur enfin suis-je tombé ?
Détestable ! j'arrive aux traces de Thisbé !
Ces traces que je vois, son pied les a formées,
Et celles du lion pêle-mêle imprimées ;
Parmi cela du sang abondamment épars.

Ha ! je ne vois qu'horreur, que morts de toutes parts.
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte.
Justes Dieux ! se peut-il que vous l'ayez soufferte ?
Mais vous n'en saviez rien ! Vous êtes de faux Dieux !
C'est moi qui l'ai conduite en ces coupables lieux,
Moi, traître, qui savais qu'auprès de cette source
Les ours et les lions font leur sanglante course,
Que la commodité de ce frais abreuvoir
Et de ce lieu désert toujours les y fait voir.
Infâme, criminel et déloyal Pyrame !
Qu'as-tu fait de Thibé ? qu'as-tu fait de ton âme ?
Comment me suis-je ainsi de moi-même privé ?
Elle m'a prévenu ; le jour est arrivé.
Vois-je pas que l'aurore en sa pointe première
Épanche au ciel ouvert sa confuse lumière ?
Soleil, voudrais-tu luire après cet accident ?
Cherche, pour te cacher, un plus noir occident.
Toutefois, montre-toi, tu le pourras sans honte ;
Il n'est plus de soleil çà bas qui te surmonte :
Thibé n'est plus au monde. O bel arbre ! ô rocher !
O fleurs ! en quel endroit me la faut-il chercher ?
Beau cristal innocent dont le miroir exprime
Sur mon front pâissant l'image de mon crime,
Toi qui dessus tes bords la voyais déchirer,
N'en as-tu quelque membre au moins su retirer ?
Traître, tu n'as servi qu'à rafraîchir la gueule
Du lion, lui laissant ma Thibé toute seule.
Mais pourquoi les cailloux veux-je ici quereller ?
C'est à mon imprudence à qui je dois parler,
C'est à mes cruautés à qui je dois la peine
De la mort la moins juste et la plus inhumaine ;

C'est moi de qui les bras la devaient secourir,
Et qui ne l'ont pas fait ; c'est moi qui dois mourir.
Sortez, à ma faveur, de vos demeures creuses,
Pour déchirer ce corps ; venez, troupes affreuses,
Mon juste désespoir vous presse, il vous attend ;
Sans défense un butin ce pauvre corps vous tend.
Cruels, ne cherchez point que dans les bergeries
Quelque innocent agneau s'immole à vos furies.
Détournez désormais le cours à vos larcins ;
Mangez les criminels, tuez les assassins.
En toi, lion, mon âme a fait ses funérailles,
Qui digères déjà mon cœur dans tes entrailles ;
Reviens, et me fais voir au moins mon ennemi ;
Encore tu ne m'as dévoré qu'à demi ;
Achève ton repas ; tu seras moins funeste
Si tu m'es plus cruel. Achève donc ce reste ;
Ôte-moi le moyen de te jamais punir.
Mais ma douleur te parle en vain de revenir.
Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
Tes sens ont dépouillé leur cruelle nature.
Je crois que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité.
Depuis que sa belle âme est ici répandue,
L'horreur de ces forêts est à jamais perdue ;
Les tigres, les lions, les panthères, les ours,
Ne produiront ici que de petits Amours,
Et je crois que Vénus verra bientôt écloses
De ce sang amoureux mille moissons de roses.
Mon sang dessus le sien par ici coulera,
Mon âme avec la sienne ici se mêlera.
Qu'il me tarde déjà que mon ombre n'arrive

Rejoindre son esprit sur la mortelle rive !
Au moins, si je trouvais d'un chef-d'œuvre si beau
Quelque sainte relique à mettre en un tombeau,
Je ferais dans mon sein une large ouverture,
Et sa chair dans la mienne aurait sa sépulture.
Toi, son vivant cercueil, reviens me dévorer,
Cruel lion, reviens, je te veux adorer ;
S'il faut que ma Déesse en ton sang se confonde,
Je te tiens pour l'autel le plus sacré du monde.
O Dieux ! si je ne vois rien d'elle à mon trépas,
Au moins je baiserais la trace de ses pas,
Et ma lèvre, en suivant cette sanglante route,
Cent fois rebaisera son beau sang goutte à goutte.
Ah ! beau sang précieux, qui, tout froid et tout mort,
Faites dedans mon âme encore un tel effort,
Vous avez donc quitté vos délicates veines
Pour achever enfin vos tourments et mes peines !
Puisque le sort me dit que vous l'avez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous résolu.
Mais que trouvé-je ici ? Cette sanglante toile
À la pauvre défunte avait servi de voile.
O trop cruel témoin de mon dernier malheur !
Témoin de mon forfait, sois-le de ma douleur.
Mais quoi ! dedans l'objet d'un sort si déplorable,
Sanglant et déchiré tu m'es encore aimable !
Le faut-il adorer ? Il le faut, je le veux :
Il a touché jadis l'or de ses blonds cheveux.
Ce voile, à nos amours prêtant son chaste usage,
Défendait au soleil de baiser son visage.
Il fut en ma faveur soigneux de son beau teint.
Sois-tu dorénavant révééré comme saint,

Et qu'en faveur du sang qui peint notre infortune,
La nuit te daigne mettre avec sa robe brune.
Mais je crois que mon cœur se flatte en sa langueur ;
Il est temps que ma vie achève sa rigueur.
Au dessein de mourir dois-je chercher qui m'aide ?
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remède.
Terre, si tu voulais t'ouvrir dessous mes pas,
Tu me ferais plaisir. Mais tu ne le fais pas ;
Il semble que ton flanc davantage se serre.
Dieux ! si vous me vouliez envoyer le tonnerre,
Je vous serais tenu. Mais, ô propos honteux !
Mon trépas à m'ouïr est encore douteux ;
Mon désespoir encore en moi se délibère ;
Mais l'étourdissement, non la peur, le diffère.
Voici de quoi venger les injures du sort ;
C'est ici mon tonnerre, et mon gouffre, et ma mort.
En dépit des parents, du ciel, de la nature,
Mon supplice sera la fin de ma torture.
Les hommes courageux meurent quand il leur plaît.
Aime ce cœur, Thisbé, tout massacré qu'il est ;
Encore un coup, Thisbé, par la dernière plaie,
Regarde là-dedans si ma douleur est vraie.

SCÈNE II

Thisbé, seule

THISBÉ

À peine ai-je repris mon esprit et ma voix.
Cette peur m'a fait perdre un voile que j'avois
Et m'a fait demeurer assez longtemps cachée.
Possible mon amant m'aura depuis cherchée.
Il doit être arrivé, s'il n'a perdu le soin
De me venir trouver, car le jour n'est pas loin.
Je n'entends plus que l'eau que verse la fontaine ;
Le silence profond me rend assez certaine
Que je puis approcher la tombe où cependant
Mon Pyrame languit sans doute en m'attendant.
La bête qui cherchait l'eau de cette vallée,
Ayant éteint sa soif, ores s'en est allée ;
Autrement j'entendrais qu'elle ferait du bruit,
Et ses yeux brilleraient au travers de la nuit.
O nuit ! je me remets enfin sous ton ombrage.
Pour avoir tant d'amour, j'ai bien peu de courage.
Mais, ou mon œil s'abuse en un objet trompeur,
Voici de quoi rentrer en ma première peur :
Une subite horreur me prend à l'impourvue,
Et, si l'obscurité peut assurer ma vue,
Un augure incertain mes soupçons ne dément,
Certains pas dans les miens mêlés confusément,
Cette place partout sanglante et si foulée,
Montre qu'ici la bête a sa fureur saoulée.

Dieux ! je vois par la terre un corps qui semble mort.
Mais pourquoi m'effrayer ? C'est Pyrame qui dort.
Pour divertir l'ennui de son attente oisive,
Il repose au doux bruit de cette source vive.
Ce sera maintenant à lui de m'accuser !
Mais ce lieu dur et froid, mal propre à reposer,
Que déjà la rosée a rendu tout humide,
M'oblige à l'éveiller. Dieux ! que je suis timide !
J'ai son contentement et son repos si cher
Que ma voix seulement a peur de le fâcher ;
Il dort si doucement qu'on ne saurait à peine
Discerner parmi l'air le bruit de son haleine.
Mais d'où vient qu'immobile et froid dessous ma main
Il semble mort ? Pyrame ! ô Dieux ! j'appelle en vain ;
Il ne respire plus ; ce beau corps est de glace.
Hélas ! je vois la mort peinte dessus sa face ;
D'une éternelle nuit son bel oeil est couvert ;
Je vois d'un large coup son estomac ouvert.
Hé ! ne meurs pas si tôt, ouvre un peu la paupière,
Respire encore un coup, je mourrai la première ;
Ne t'en va point sans moi, ne me fais point ce tort.
Tu ne me réponds rien, mon cœur ; tu n'es pas mort :
Les Dieux ne meurent point ; la nature est trop sage
Pour laisser ruiner son plus aimable ouvrage.
Mais, ô faible discours ! ô faux soulagement !
La perte que je fais m'ôte le jugement.
Pyrame ne vit plus ! Ha ! ce soupir l'emporte.
Comment ! il ne vit plus ! et je ne suis pas morte !
Pyrame, s'il te reste encore un peu de jour,
Si ton esprit me garde encore un peu d'amour,
Et si le vieux Charon, touché de ma misère,

Retarde tant soit peu sa barque à ma prière,
Attends-moi, je te prie, et qu'un même trépas
Achève nos destins ; je m'en vais de ce pas.
Mais tu ne m'attends point, et, si peu que je vive,
En ce dernier devoir mon sort veut que je suive.
Coupable que je suis de cette injuste mort,
Malheureux criminel de la fureur du sort,
Quoi ! je respire encore ! et, regardant Pyrame
Trépassé devant moi, je n'ai point perdu l'âme !
Je vois que ce rocher s'est éclaté de deuil
Pour répandre des pleurs, pour m'ouvrir un cercueil.
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon injure,
Il en est sans repos, ses rives sans verdure ;
Même, au lieu de donner de la rosée aux fleurs,
L'aurore, à ce matin, n'a versé que des pleurs,
Et cet arbre, touché d'un désespoir visible,
A bien trouvé du sang dans son tronc insensible ;
Son fruit en a changé ; la lune en a blêmi,
Et la terre a sué du sang qu'elle a vomi.
Bel arbre, puisqu'au monde après moi tu demeures,
Pour mieux faire paraître au ciel tes rouges meures
Et lui montrer le tort qu'il a fait à mes vœux,
Fais comme moi, de grâce, arrache tes cheveux,
Ouvre-toi l'estomac, et fais couler à force
Cette sanglante humeur par toute ton écorce.
Mais que me sert ton deuil ? Rameaux, prés verdissants,
Qu'à soulager mon mal vous êtes impuissants !
Quand bien vous en mourriez, on voit la Destinée
Ramener votre vie en ramenant l'année.
Une fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Une fois tous les ans nous vous voyons fleurir.

Mais mon Pyrame est mort sans espoir qu'il retourne
De ces pâles manoirs où son esprit séjourne.
Depuis que le soleil nous voit naître et finir,
Le premier des défunts est encore à venir ;
Et, quand les Dieux demain me le feraient revivre,
Je me suis résolue aujourd'hui de le suivre.
J'ai trop d'impatience, et puisque le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin
Avant que le plaisir que méritaient nos flammes
Dans leurs embrassements ait pu mêler nos âmes,
Nous les joindrons là-bas, et par nos saints accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps ;
Et, puisqu'à mon sujet sa belle âme sommeille,
Mon esprit innocent lui rendra la pareille.
Toutefois, je ne puis sans mourir doublement.
Pyrame s'est tué d'un soupçon seulement ;
Son amitié fidèle, un peu trop violente,
D'autant qu'à ce devoir il me voyait trop lente,
Pour avoir soupçonné que je ne l'aimais pas,
Il ne s'est pu guérir de moins que du trépas.
Que donc ton bras sur moi davantage demeure,
O mort ! et, s'il se peut, que plus que lui je meure ;
Que je sente à la fois poison, flammes et fers.
Sus ! qui me vient ouvrir la porte des enfers ?
Ha ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !
Exécrable bourreau ! si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever ;
Enfonce là-dedans, rends-toi plus rude et pousse

Des feux avec ta lame. Hélas ! elle est trop douce.
Je ne pouvais mourir d'un coup plus gracieux,
Ni pour un autre objet haïr celui des cieux.

FIN

des

Amours tragiques
de
Pyrame et Thisbé